

PASCALE GICQUEL

# 13 À TABLE

*Énigmatique réunion de famille*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042524319

Dépôt légal : décembre 2025

J'apprécie les romans policiers ; moi qui rêve depuis longtemps d'écrire, j'opte en faveur de cette fiction.

Bien que ce roman explore des actes criminels et leurs conséquences, il ne constitue en aucun cas une incitation à la violence. Dans la vraie vie, je crois profondément en la bienveillance comme chemin de paix, de dignité et de liberté.

Ma devise :

NON au MALHEUR, aux assassinats, aux meurtres... À la  
MALVEILLANCE  
OUI... À la BIENVEILLANCE.

« Le mal recueille le mal ; et l'infamie, la rétribution de  
l'infamie. »

William Shakespeare

« La bienveillance est le plus grand des cadeaux que  
l'on peut offrir à autrui. »  
Sénèque

Bonjour à toutes et tous

À Pascale (c'est moi) : « Tu as 66 ans, signe astrologique, bélier ».

Tu as l'habitude de foncer, alors, il est temps, vas-y, mais ne sois pas kamikaze. Depuis longtemps, tu veux écrire alors, écris ! D'accord, à ton âge, tu as un certain recul sur les gens, la vie en général, et je te conseille de ne pas attendre d'être centenaire pour exaucer ce souhait. Même si tu n'estimes pas être un génie (clin d'œil à mes enfants qui n'hésitent pas à faire des jeux de mots avec cette expression), fais-toi confiance et donne-toi les moyens de réussir ce projet : travail, réflexion, motivation, cohérence... Sois positive mais réaliste. Il est vrai que l'on peut être motivé sans pour autant savoir quoi faire et en l'occurrence quoi écrire.

Tout d'abord, je me permets de me présenter. Je suis née à une époque (1959) où ce n'étaient pas les enfants qui commandaient, mais les parents.

Mes parents:

Née en septembre 1930, maman a des parents d'origine modeste. Néanmoins, en compagnie de ses deux frères et sa sœur, elle garde de bons souvenirs de son enfance tout particulièrement lors de vacances à la campagne chez sa grand-mère très pieuse, qui est un ange. Maman se souvient tout particulièrement des rituels dans un superbe potager, au Drugeon, près de Liffré, campagne rennaise où sa grand-mère laisse malgré tout échapper un juron quand elle s'aperçoit qu'une limace a abîmé l'un de ses précieux fruits ou légumes. Ma pauvre arrière-grand-mère finira ses jours, aveugle, dans une maison de personnes âgées. L'une de ses filles, sœur de

ma grand-mère maternelle, ayant perdu son jeune mari peu après son mariage, l'accompagnera.

Né en novembre 1927, papa a été élevé par une maman très autoritaire. Son jeune frère et lui doivent s'occuper d'un père adoptif, handicapé, qui ne tolère aucun bruit. Les jeux ne font pas partie de leur univers. Doté de capacités intellectuelles indéniables, papa ne pourra, dans ces conditions, aller au-delà du B.E.P.C. de l'époque. Pendant la guerre, il se souvient être en Normandie, sur son vélo, au milieu des bombardements au moment du débarquement. Plus tard, après son service militaire en Algérie, il revient avec la ferme intention d'en profiter. Pourtant, lors d'une fête de quartier, il rencontre maman ; coup de foudre. Maman est très jeune et très coquette ; papa, alors salarié plombier chauffagiste, pour la tester lors d'un rendez-vous galant vient la chercher en bleu de travail. Maman m'avouera plus tard son étonnement. Elle aurait aimé que papa fasse quelques efforts vestimentaires, mais, test réussi, ils se marient et alors qu'elle a tout juste vingt ans, mon frère naît. Avec papa pas question de désobéir. L'autorité paternelle est telle qu'intuitivement la rébellion n'est pas à l'ordre du jour. Sans même qu'il ait besoin de dire quelque chose, on sait qu'il faut filer droit. Un grand regret pour maman. Lors de leur rencontre, Papa est alors simple ouvrier et maman, qui rêve d'être chapelière, mais n'a pas l'opportunité de « choisir », doit, sous l'égide de ma grand-mère, travailler en tant que vendeuse chez des primeurs. Peu fortunée, maman, ne peut se marier avec une vraie robe blanche de mariée. Elle, si coquette, devra se contenter d'un simple tailleur gris très classique, un peu tristounet.

Ce sera un réel regret et avec du recul, des années plus tard, papa lui-même reconnaîtra qu'ils auraient peut-être pu faire autrement.

Pourtant, même si les photos ne ressemblent pas à celles de nos jours, j'ai une photo de leur mariage où je les trouve beaux. Papa, 1,75 m très masculin, assez trapu, cheveux courts brun et souple, les yeux verts ; un jeune premier. Maman, 1,60 m, joli minois, menue, cheveux mi-longs ondulés châtain foncé, les yeux marron. Plus tard, papa créera son entreprise

et sera reconnu par ses pairs ; nommé juge au tribunal de Commerce.

Mon frère naît en octobre 1950, juste la période « réglementaire » de l'époque après le mariage. Garçonnet très précoce. À trois ans, il sait lire et écrire. Pensionnaire à l'âge de 11 ans, il effectuera sa rentrée en 6e chez les jésuites à Nantes et obtiendra son bac scientifique à dix-sept ans. Passionné de jeux de cartes, notamment de bridge, son esprit de déduction est impressionnant. Ingénieur d'un prestigieux établissement, c'est une grosse tête.

De neuf ans mon aîné, très longtemps, je l'ai respecté, admiré et craint. Il m'intimidait. Petite anecdote. Je ne suis pas vieille puisque je ne sais ni lire ni écrire et je suis ravie quand maman m'apprend que mon frère, alors pensionnaire, m'a envoyé un courrier. Sourire béat, j'écoute maman lire la missive « mon petit poulet » mais ne comprends pas pourquoi elle sourit. En fait, c'est « mon petit pou laid » et le reste de la lettre est dans le même style. Mais bien évidemment, je ne le saurai que plus tard.

Née en 1959 (moi, Pascale), contrairement à mon frère, je ne suis pas sûre de moi et avec utopie j'aimerais que tout le monde m'aime ; à noter que j'ai progressé. Aujourd'hui, je suis heureuse lorsque les gens m'apprécient, par contre tant pis (pour eux ou pour moi ?) s'ils ne m'apprécient pas.

Comme vous pouvez remarquer, je pense que l'humour est important et peut aider à prendre un certain recul ; ceci dit, c'est vrai qu'il vaut mieux être riche, beau, jeune et intelligent que pauvre, moche, vieux et idiot. Vous avez dû entendre parler de La Palice.

De bons parents pour qui se marier « jusqu'à ce que la mort nous sépare » avait un sens.

Après un bac scientifique, études de Droit (où les écrits de 2e année avaient été validés mais ayant échoué à l'oral, petit regret de ne pas avoir redoublé et persisté dans cette voie), puis diplôme de technicien supérieur en gestion. Dans l'idéal, j'aurais aimé être vétérinaire. Plusieurs emplois qui m'ont permis de connaître des gens différents qui, pour certains, sont restés de précieux amis.

1983 : j'ai eu la chance de rencontrer celui qui, aujourd'hui, est mon mari. Ouvrier dans une usine rennaise, je ne peux que croire au destin. Il était effectivement peu probable que nous nous rencontrions dans une « boîte de nuit » rurale à proximité de Rennes et pourtant. Nous nous sommes mariés le 16 novembre 1984 et nous ne nous sommes plus quittés. Bien évidemment, la vie n'est pas un long fleuve tranquille et un mariage n'est jamais gagné. Dans tout domaine, ce qui est vrai aujourd'hui ne l'est pas forcément demain et un mariage exige des concessions si l'on souhaite qu'il soit pérenne.

De notre union, deux enfants, Amélie, née en 1987 et Maxime, né en 1991.

Fait marquant pour moi, après une hydrocéphalie tardivement diagnostiquée en 2015 ; une inaptitude justifiée par le médecin du travail ; au chômage, de multiples vaines réponses d'employeurs qui n'hésitent pas à me dire que ma candidature est intéressante, mais que je ne les intéresse pas (j'ai plus de cinquante-cinq ans), je crée une association dont le projet, par souci de crédibilité, a été validé par un ministre de l'époque qui m'a félicitée.

Aujourd'hui, mes piliers : mon mari, nos enfants, nos trois adorables petites-filles qui, toutes trois ont la chance d'avoir de bons parents, et mon chien (qui malheureusement a déjà douze ans).

En espérant qu'ils puissent m'entendre, je tiens à remercier mes parents aujourd'hui décédés qui, comme la majorité des parents, ont fait au mieux pour bien nous élever mon frère et moi.

Concernant mon mari, alors que notre rencontre était improbable, qu'on aurait pu penser notre mariage précipité, je le remercie de tout cœur pour son soutien inconditionnel.

Cependant, il faut avoir l'honnêteté de reconnaître que tout n'est pas forcément toujours simple. Comme dans toutes les familles, chacun a des épreuves qu'il doit au mieux surmonter, ressent plus ou moins d'affinités avec les uns et les autres. En résumé, très résumé, la vie avec ses joies et ses peines. La vie qui, en dépit de certains efforts qui peuvent être vains, nous impose des épreuves.

Nous ne sommes tous que de passage sur cette terre. Vieillir ne fait pas forcément rêver, mais l'âge a au moins l'avantage, pour moi notamment, de prendre conscience de certaines évidences qui ne sautent pas forcément aux yeux lorsqu'on est jeune et que d'autres priorités s'imposent.

Pour revenir à ma préoccupation : quoi écrire ?

Grâce à certains écrivains, je me souviens de mes lectures passionnées dans des univers fascinants et mémorables.

Complexité du genre humain, en l'occurrence, adepte de la bienveillance, avec les meurtres de ce roman policier, j'ai dû accepter cet oxymore troublant.

Peu à peu, le fil conducteur de ce roman s'est imposé. On dit que toute expérience, même négative, peut s'avérer positive. Peut-être est-ce parce que j'ai moi-même eu souvent des « bâtons dans les roues » que d'événements douloureux aboutiront à un roman apprécié. L'avenir le décidera.

Mon roman : une soirée familiale traditionnelle. 13 à table : croyance selon laquelle lorsque les convives se réunissent au nombre de treize, le plus jeune perd au change : elle veut qu'il meure en premier. Dans ce livre, cette croyance peut être considérée comme optimiste.

Ainsi, repas de famille ; le patriarche fatigué va se coucher et, le lendemain matin, découverte de l'impensable qui l'oblige à alerter la police.

Si cette fiction est, pour moi, moralement inadmissible ; le caractère fictif m'a permis de tolérer un certain humour. Par ailleurs, au-delà du « terrestre », le châtement final est en adéquation avec mes plus profondes convictions.

Adepte de bienveillance, de gentillesse et d'intelligence (à parfois différencier d'instruction), je me permets de conseiller de ne pas directement lire la fin et de faire durer le suspense. Ce n'est pas parce que l'on se croit à l'abri de la justice qu'elle ne nous rattrape pas.

**IMPORTANT (pour moi) :**

Respecter les gens est primordial.

Je tiens à préciser que si pour cette fiction, j'ai dû créer des personnages, il ne faut surtout pas pour autant assimiler ou



plus exactement faire un parallèle entre personnalités désagréables, futiles, voire méchantes, et leurs professions.

L'instruction est majoritairement positive...

Pour autant,

l'instruction à elle seule ne garantit pas des qualités exceptionnelles.

Indépendamment de l'instruction ou de l'intelligence, ma philosophie, sans pour autant l'imposer, provoquer les bons moments, même simples, et opter pour la bienveillance.

J'en ai d'autant plus conscience avec l'âge.

Bonne lecture.

# Première partie

## La famille

Dans l'ambiance aseptisée des hôpitaux :

« Monsieur, vous êtes en état d'arrestation et avez le droit à un avocat. Nous vous invitons à garder le silence ; tout ce que vous direz pourra être utilisé contre vous devant une cour de justice ».

LOUIS (85 ans)

Agité, fébrile, terrorisé

Non ce n'est pas moi, je ne veux pas, vous faites erreur. Vous ne savez pas à qui vous vous adressez !

L'INFIRMIÈRE (Professionnelle, rassurante et apaisante.)

« Monsieur, Monsieur, calmez-vous, tout va bien, ce n'est qu'un cauchemar. Vous êtes à l'hôpital. Je suis l'infirmière. »

Hagard, exténué, seul avec l'infirmière, Louis tente de se calmer.

Un monsieur de 85 ans, hospitalisé, semble terrorisé et crie :

« Non, ce n'est pas moi, je ne veux pas, vous faites erreur. Vous ne savez pas à qui vous vous adressez ! »

Soit ce monsieur est malheureusement dément, soit, il tient à se défendre.

S'il n'est pas dément :

POURQUOI ?

« Ce n'est pas moi » : ce monsieur est bien monsieur Louis, 85 ans...